

DON QUI DOMINGO COLOMB : LE PÉNITENCIER DE SANTOÑA

Pénitencier de Santoña

Onan est déjà mort depuis longtemps et toute la racaille des gardiens phalangistes sur les plages ne pense qu'à mourir ; ils crient "Vive la Mort !" même en ronflant, tandis que la plupart de ceux qui veulent à tout prix s'embarquer ne pensent qu'à vivre, dussent-ils en périr. On voit déjà le cher Gérard dans son chalet de garde-forestier avec sa radio à ondes courtes surveillant les incendies soudains.

Les feux au mois d'août, à quatre heures, après un très gros orage ; cette cloche soudaine d'hiver et la veste mise sur les épaules (on oublie toujours le numéro de *cette valse* de Chopin, dont les bribes par la croisée). On hésite, entre le tchocolalt bouillant de pures fèves broyées et le vin chaud.

Ils sont plusieurs dans le Pénitencier à préparer ça : s'enfuir la nuit, par la plage, en barque (plusieurs sont marins) longer la côte jusqu'au Sud, à Palos de Moguer (où l'un d'entre eux connaît un moine) : ils trouveront bien moyen de s'embarquer pour quelque part, un autre monde !

*

« Qui jouit dans mes bras ?
J'ignore.
Résédas, jasmins, flots de roses ! »
(Il implorait en pleurant la
Flaveur de Sainte Anne, une nuit.)

Coquillages des dents, perdus
Dans un gouffre de soleil ;
À jamais nous vous cherchons,
Andalouses,
Comme parmi tous les orangers
Le citron !

D'entre toutes les grenades
La fleur mieux sertie
Par les mâchoires du ciel
Que cet éclat diamantaire !

Votre ligne sur la mer,
Dissoute de goémons ;
Et celle de votre épaule

Disparue dans la colline...

Édens de rocaïlle à Murcie,
Dont l'inimitable chèvrefeuille
Contre un plat de poisson frit
(Ronciers et camions térébrants !)

Le torero, sur ces entrefaites,
Parmi nous, comprend bien :
Là-bas, il pleut toujours, et des nègres
(Ô cuisinier démissionnaire !),
Portent nos lettres tout au Sud.

Près du garage de Manolo
Frais, sur le port de Cádiz,
(Oubli de la balade ensemble
Sur les quais, avant la prison !)

Christ sur les toits, pleine chaleur,
Parmi les trilles et les cloches,
Crachant noyaux d'olives noires
Dans les miroirs.

Caméléon aux yeux de rêve
Enfoui contre moi dans le lierre,
Les boutures de lauriers-roses,
As-tu gardé ton anneau d'or ?

(Ses cris blancs des briques si fort !)

La voiture du vieux livreur de tigres du Pénitencier avait viré brusque au milieu du banc des nouvelles poules en pleine tornade (*le chauffeur avait encore cru, éclair de folie, qu'en appuyant sur le klaxon l'eau jaillissait à sa figure ! alors qu'il s'agissait de la coïncidence d'une bouffée de pluie par la vitre entr'ouverte*). Une poule se jeta en travers, parmi d'autres, qui n'était pas d'Abel. Elle se fit accrocher par l'intérieur de la roue gauche - il avait réussi à éviter toutes ses sœurs aux noms stupides et nombreux : Cacatina, Œffioeffa, Cotcotcodack... -, puis enchaînée ainsi par la tête, elle se mit à nettoyer le dessous du chassis de ses plumes en frottant.

“Hier, on a commencé à découper les lobes cérébraux de José Arès à l'infirmerie, incisés frontalement puis de biais, et enfin déconnectés. Il hurlait : “Yo perdo, soy perdido, me sentió morir !”, le regard renversé en arrière entre guillemets, menottes, poinçons de métal, ceci pour isoler davantage chaque groupe de mots dans le cerveau (“*la banqueroute : chemin de la banque ?*”), fuyant après des scènes de boue liquide insistante, après avoir mis le feu derrière soi aux futurs souvenirs de Forêt Amazonienne pour pouvoir mourir tranquille ; il éloigne les moustiques qui sans cela lui emplissent la bouche et l'empêchent de respirer, (“*de suite, elle nettoya tant que le véhicule continua...*” c'est une parole échappée, mais de qui ?), déséquilibré, vidé sur ce bord-là du cerveau et penchant à droite, fuyant sous la terreur intensissime sans qu'il n'y ait rien nominalement d'horrible sinon notre famine, l'ignoble marché de souffrance de José Arès et sa main sous la cuisse du Mort qu'on l'oblige à porter tout le temps contre lui pour bien qu'il

comprenne qu'il n'est plus un Dieu ici, et il doit continuer à avancer ainsi, fouetté au plomb, la chaise attachée par des cordes et des bandelettes à sa jambe et son côté gauche, et à présent par des attelles fixé à moi, tous trois clopinant dans la poussière de plomb et de cuivre, le Mort entre nous.

Et dans la nuit je hurle, les *limbeaux* pendent, réduit pauvre à l'état de petit que je suis pour *l'Internité* d'office, et mon cri se réduit à un germissement, puis ne puis que la blottir contre moi et me blottir contre elle, alors que Le Mort vient se plaindre et me ramener les vieux chiffons dans lesquels je me suis débarrassé de Lui !"

Route, Sillage, Été ?

Oui, Élan Estival, ce mongolien, ensuite, à droite du chauffeur livreur de tigres, visible de loin et de dos à tanguer, se balançant frénétique, et, en le dépassant, oscillant également de son énorme mâchoire de pélican d'avant en arrière ; Le Tasse est mort.

« Le Tasse est mort ! ? » Les petits italos napolitains revanchards étaient là, sur la place aux fontaines.

« Les enfants ? Dans la voiture. », j'ai dit. Ils voulaient nous faire chier tous les deux ; on ne saura jamais toute la force imprégnante de ces itinéraires herbeux où jaillissent les sauterelles.

On ne pouvait pas non plus installer le camp de prisonniers n'importe où à cause des forages de roche, de ces satanés écrivains baladeurs, et des ronces brûlées d'acide et broyées.